Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 13 (1875)
Heft: 32

Artikel: A l'épreuve des balles : épisode de la guerre des Ormonts
Autor: Romang, J.-J. / Reitzel, A.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-183331

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Trois bannières, beaucoup d'or, d'argent et de dépouilles de tout genre furent la proie des vainqueurs, qui revinrent dans leur ville au milieu des acclamations et des cris de joie de toute la population.

Le sire de Coucy s'empressa de regagner promptement l'Alsace par les défilés du Jura. Cet aventurier alla plus tard guerroyer contre les Turcs, mais il ne fut pas plus heureux dans cette expédition que dans celle qui avait eu la bataille de Fraubrunnen pour dénouement. Fait prisonnier par le sultan Bajazet, il survécut peu de mois à la perte de sa liberté.

Tel est l'événement dont on va célébrer le 500e anniversaire.

La fête de Fraubrunnen promet d'être des plus remarquables et des plus brillantes.

Le cortége présentera cela de particulier qu'on y verra figurer en costumes et avec les armures du temps les représentants de la Diète de 1375, ceux des huit premiers cantons confédérés, les *Gügler* avec le haut et puissant seigneur de Coucy, ses chevaliers, ses hommes d'armes et une suite nombreuse.

On retrouvera dans cette cavalcade historique les types de tous les combattants de la bataille de Fraubrunnen, les gens de Buttisholtz, d'Ins, avec la bannière d'Entlibouch et de Lucerne, celle d'Erlach et de Berne. L'avoyer Jean de Bubenberg avec ses pages et une suite composée de groupes militaires des siècles précédents.

Nous devons au *Petit Journal suisse* plusieurs des détails qui précèdent.

Les établissements de bains du vieux Lausanne.

Hâtons-nous d'en dire quelques mots avant que ceux qui s'en souviennent encore aient disparu.

L'autre jour, un de mes amis, absent depuis 1820, est venu me surprendre. Depuis 55 ans, nous ne nous étions pas vus.

O temps que n'emportes-tu pas?... Il me propose d'aller, avec lui, prendre un bain à la *Rochelle*. Ces bains se trouvaient au bout de la promenade des *Eaux*, promenade arrosée par le Flon, et qui était alors embellie de cabinets d'aisances publics rangés à droite et à gauche et formant une espèce d'allée ayant l'apparence d'un pont couvert.

Les bains de la Rochelle avaient une source à eux propre.

Derrière cet établissement était la poudrière, ayant pour concierge M. Gardel.

Une nuit, la ville se remplit tout à coup de fumée; le feu était aux bâtiments de la poudrière. Personne n'osait approcher. Un charpentier, nommé Hugonnet, ayant son hangar où se trouve aujourd'hui la chapelle des Terreaux, s'écrie : « Que ceux qui m'aiment me suivent! » Il pénètre courageusement dans le bâtiment, suivi de ses ouvriers, charge les sacs de poudre sur ses épaules et les transporte à travers l'incendie. Ces hommes héroïques ont évité un désastre effrayant.

Qui donc s'en souvient?

Les bains de la Rochelle, après 1830, devinrent l'établissement du *Vallon*. Outre les bains, il y avait un café. C'était un but de promenade fort agréable. Aujourd'hui c'est la brasserie Rochat-Reiser. Une partie du terrain de l'ancienne poudrière est occupée par la fabrique Kaiser et Duvillard.

Plus près de la ville étaient les bains de la *Solitude*, fondés par un Languedocien, nommé Matthieu. Les bains de la Solitude tenaient aussi café. La population ouvrière y faisait les noces. Un des fils du docteur allait, au milieu du bal, saluer les danseurs, leur toucher la main. Tout en fraternisant avec eux, il avait soin de répandre du poivre pilé sur le plancher, et la danse ne tardait pas à être interrompue par des éternuements sans fin. On appelait cela une farce spirituelle.

Plus tard, les Autrichiens, passant par Lausanne, apportèrent le typhus des armées, et la *Solitude* fut transformée en hôpital militaire, confié à MM. les docteurs Verdeil et Zink.

Encore un trait de l'époque : M. Matthieu, père, médecin-chirurgien, ne savait, dit-on, ni lire ni écrire. Il s'était fait lire des livres de médecine par sa femme, puis s'était présenté résolûment à l'examen, qui, du temps de Leurs Excellences de Berne, se faisait à la Maison de Ville, non pas avec l'appareil usité de nos jours, mais en une simple séance sur la théorie.

Sur l'emplacement de la Grenette se trouvaient, dans un fond de vallée, les bains du *Boverat*, dont les eaux alimentent encore aujourd'hui deux fontaines, celle qui est placée sous le mur de la route du Tunnel et celle qui est entre le Musée Arlaud et la Consommation.

Après 1830, M. Bocion fonda les bains de la maison appelée plus tard maison Mandrot, aujourd'hui Café Vaudois et maison Ponnaz. Ce même Bocion construisit la rangée de maisons qui ont formé la Rue Neuve.

Qui se souvient des bains de *Chailly*, tenus en 1830 par la famille Delédevant?... Il y avait des pensionnaires, en partie en villégiature et en partie gens de la ville qui y montaient le soir et revenaient le matin à Lausanne. On y affluait; des sociétés entières, des pensionnats et de nombreux étudiants y faisaient de charmantes parties.

Ce coin, unique, ni trop près ni trop loin de Lausanne, a changé de destination en 1845.

J. Z.

A L'ÉPREUVE DES BALLES

ÉPISODE DE LA GUERRE DES ORMONTS.

Ah! si l'on était à l'épreuve des balles et des coups de l'ennemi! s'écriait un jeune tireur à peine adolescent, parlant à une belle jeune fille qui venait de lui offrir un verre de vin.

Et un sourire railleur se montra sur la bouche de Lucie; c'est ainsi que s'appelait la fille de l'aubergiste de Vers-l'Eglise, dans les Ormonts-Dessus. Regardant son interlocu-

teur, le jeune homme de la tête aux pieds, elle lui dit d'un ton gai :

— Tu n'as pourtant pas peur des Français, Jean? S'il en était ainsi, mieux vaudrait pour toi repasser le Pillon que tu viens de traverser. Nous n'avons pas besoin d'auxiliaires qui ont peur!

— Peur! répondit le jeune homme en rougissant jusqu'à la racine de sa blonde chevelure. Avoir peur des Français? Est-ce que je ne tire pas mieux qu'eux tous ensemble?... Et dans la mêlée, ils ne valent rien du tout, dit-on. Il n'est donc pas question de peur. Mais je pense seulement que si l'on connaissait le secret de se garantir des balles, on serait du moins sûr de te revoir, Lucie.

En disant ces mots, il avait saisi la main de la jeune fille, qu'il regardait d'un air à la fois sérieux et attendri.

Lucie devint plus grave; son léger sourire restait encore sur ses lèvres, mais il ne venait plus du cœur.

— Quant à moi, dit-elle, tu me reverras quand même tu n'es pas à l'épreuve des balles. Tu sais, je serai près de vous; mon père aussi est parti avec les troupes, et je ne veux pas rester seule à la maison. Je suivrai nos soldats, et si je ne sais pas conjurer les balles, je tâcherai du moins de bander les blessures qu'elles auront faites..... Mais à présent, va, ajouta-t-elle en dégageant sa main après avoir pressé doucement celle du jeune homme, va, sans cela les autres croiront que tu restes en arrière parce que tu as peur.

Et avant qu'il eût le temps de répondre, Jean se trouva seul dans la chambre de l'auberge. Entendant les pas de Lucie à l'étage supérieur, il se hâta de vider son verre, mit sa carabine à l'épaule et sortit. En passant, il jeta un dernier et rapide regard sur la fenêtre à vitres rondes où il croyait distinguer la tête de la jeune fille et s'écria :

— Au revoir donc, Lucie!

Ensuite il courut à travers le village pour aller rejoindre ses camarades.

Ceci se passait au commencement du mois de mars 1798. Une nouvelle très peu réjouissante était arrivée dans les vallons reculés des Ormonts. On disait que quelques milliers de Français et de Vaudois se rassemblaient à Aigle pour passer le Pillon et pénétrer dans le Gessenay et le Simmenthal. Les Ormonins, qui avaient été réunis à Berne immédiatement après les guerres de Bourgogne, restaient fidèles à *Leurs Excellences*, celles-ci ayant toujours scrupuleusement respecté les droits et libertés des montagnards, d'ailleurs peu favorables à tout ce qui était nouveau ou étranger. Bien décidés à repousser toute tentative d'invasion dans leurs paisibles vallées, ils avaient demandé du secours à leurs voisins de l'autre côté du Pillon.

Il est vrai que l'élite du Simmenthal et du Gessenay se trouvait depuis longtemps aux bords de l'Aar et de la Singine. Les Bernois, trop faibles pour repousser l'armée de Schauenbourg, voulaient au moins sauver l'honneur des armes. Cependant, il arriva dans les Ormonts un assez grand nombre d'auxiliaires; c'étaient des hommes d'un certain âge n'étant plus astreints à servir dans les troupes régulières, ou des jeunes gens non encore incorporés dans la milice.

Jean se trouvait au nombre de ces derniers.

Le commandant Forneret, à la tête des troupes réunies à Bex et à Aigle, ne semblait cependant pas trop s'inquiéter des préparatifs des montagnards, car il disait d'un ton fanfaron : « Nous déjeunerons Vers-l'Eglise, nous dînerons à Gsteig et nous souperons à Gessenay. »

Les Ormonins avaient en plusieurs endroits barré le chemin au moyen d'arbres abattus, particulièrement près du col de la Croix. Ces abattis servaient en même temps à abriter les tireurs. Depuis plusieurs jours, les carabiniers des Ormonts gardaient leurs forteresses naturelles, et, comme nous venons de le voir, il leur arrivait par le col du Pillon, encore couvert de neige, des renforts des contrées qui, autrefois, avaient été, comme eux, sujettes des comtes de Gruyère.

C'était le 5 mars 1798, par une splendide matinée; le soleil semblait inviter à tout autre chose qu'à teindre de sang la neige qui, fortement gelée, étincelait comme des diamants.

Par la vallée d'Arveyes montaient les troupes de Forneret, se dirigeant sur le col de la Croix, la clef des Ormonts. En divers endroits, les jeunes Ormonins avaient entassé des pierres et des troncs d'arbres qu'ils faisaient rouler sur l'ennemi. A travers le bruit occasionné par la chute de ces blocs et de ces arbres, on entendait de temps en temps les coups de carabine de tireurs isolés qui, d'une sûre cachette, envoyaient à l'ennemi un salut meurtrier.

Cependant la principale lutte devait s'engager autour d'un abattis d'arbres s'appuyant, d'un côté, sur de profonds précipices, et, de l'autre, sur des rochers inaccessibles et couronnés d'une forêt de sapins. Les forces des montagnards se concentrèrent derrière ce rempart, et de nombreux tirailleurs étaient répandus dans la forêt.

Un combat acharné ne tarda pas à s'engager. Ce fut en vain que l'ennemi tenta de prendre d'assaut l'abattis; il s'y précipita plusieurs fois avec des forces considérables et fut toujours repoussé avec de grandes pertes. Une véritable pluie de balles sortait de la forêt et de derrière le retranchement. Quoique les Français, en se retirant, emportassent leurs morts et leurs blessés, la neige, de plus en plus rougie par le sang, rendait témoignage de leurs pertes.

Les montagnards comptaient aussi un certain nombre de morts et de blessés; cependant leur plus grosse inquiétude était d'être obligés de cesser la lutte, faute de munitions.

Un autre ennemi, la superstition, s'était glissé dans les rangs des Ormoniens. Les jeunes tireurs, parmi lesquels se trouvait notre ami Jean, étaient saisis de frayeur dès que le colonel Forneret, homme d'une taille gigantesque, monté sur un cheval noir, s'approchait à la tête de ses soldats. Les vieillards mêmes se lançaient à la dérobée des regards inquiets. Les meilleurs tireurs envoyant leurs balles au commandant et à son cheval noir, et ne les voyant pas broncher, furent convaincus que homme et bête étaient invulnérables, qu'ils étaient à l'épreuve des balles. Chaque fois que les tambours battaient la charge, le cheval noir caracolait à la tête des troupes; sa longue crinière flottait au vent comme un étendard de la mort et de l'enfer. Et le cavalier lui-même semblait se moquer des tireurs. De temps en temps, il se redressait sur sa selle et, mettant la main dans son uniforme déchiré par les balles, il en sortait une poignée de morceaux de plomb, les montrait en riant à ses soldats, puis les jetaient dans la neige. Les plus courageux montagnards étaient déconcertés.

(*La fin au prochain numéro.*)

Nul n'est plus à plaindre que ces petits rentiers dont les revenus suffisent à peine à leur entretien. La moindre dépense extraordinaire leur cause du souci, une partie de plaisir, l'achat imprévu d'un paletot ou la réparation d'un appartement apportent une pertubation terrible dans leur modeste budget.

Depuis plusieurs années un de ces petits rentiers de Lausanne faisait le projet de visiter nos Alpes dont il n'avait aucune idée. Mais entendant chaque jour répéter que les touristes étaient affreusement écorchés en Suisse, il n'avait jamais pu se décider à partir. Enfin, pressé par deux de ses amis, deux farceurs qui connaissaient ses craintes, il les accompagna dans une course au Niesen. Arrivé à l'hôtel qui se trouve au sommet de cette montagne, il lui prit fantaisie de manger de la crême. On lui répondit qu'il n'y en avait pas dans ce moment à l'hôtel, mais qu'on allait en faire chercher au chalet voisin. Vingt minutes après un sommelier en frac noir lui servait une large tasse de crême. Le touriste lausannois